

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LA

SEMAINE RELIGIEUSE

DE QUÉBEC

SOMMAIRE

Bibliographie, 769. — Les Philippines, 770. — Consultation, 771. — L'église de St-Etienne du Mont, Paris, 771. — La mission de l'Islande, 772. — Un conseil, 776. — A travers Rome, 777. — Cavour, 780. — M. l'abbé P.-V. Legaré, 783. — La Portioncule, 784. — Memento hebdomadaire, 784.

Bibliographie.

Annibal par M. Legendre

L'Annibal de M. Legendre est un héros canadien que les troubles de 1837-38 arrachent aux travaux des champs. Forcé de s'exiler après la défaite de Saint-Charles, il apprend, aux Etats-Unis, les méthodes modernes de culture. L'amnistie le ramène dans sa patrie. Son oncle Jérôme—un type—lui achète une terre. Annibal s'y établit, après avoir été chercher, pour en faire la reine de son foyer, une charmante irlandaise dont les parents l'ont accueilli alors qu'il était proscrit.

Annibal fait profiter ses compatriotes des connaissances acquises là-bas. Il est successivement marguillier, maire de sa paroisse, lieutenant-colonel de milice, en remplacement de son oncle Jérôme que la limite d'âge force à la retraite, et député de son comté à la Chambre d'Assemblée.

On peut se procurer *Annibal*, en s'adressant à l'éditeur de la *Bibliothèque Canadienne*, M. Pierre-Georges Roy, 9, Wolfe, Lévis. Prix : \$0.15.

Nos remerciements pour l'envoi de l'annuaire du Collège de Lévis, 1897-98.

Ce document est un dossier qui mentionne toutes les opérations de l'année scolaire, et démontre que les professeurs de nos collèges ne sont pas des momies.

LES PHILIPPINES

Manille, cette incomparable conquête de Magellan, cette vieille ciudad de Philippe II sur laquelle l'Europe tout entière a les yeux fixés, dresse à l'estuaire du magnifique fleuve Pasig ses toits rouges, ses antiques murailles grises, la multitude de ses lourds clochers.

La population des Philippines, évaluée à 12 millions dont 700 000 Chinois et 25 000 Européens, se disperse sur 2000 îles ou îlots; celle de Manille compte 300 000 âmes dont 40 000 Chinois.

Le pouvoir, presque absolu, réside aux mains du gouverneur général que le protocole qualifie du titre de vice-roi des Indes espagnoles, toujours choisi parmi les officiers de terre ou de mer; un général de division commande l'armée, un contre-amiral les forces navales.

Un tribunal supérieur, la Réal Audiencia, siège à Manille.

Le clergé européen, ou indigène, est placé sous la direction d'un archevêque; les Philippines comptent un grand nombre de martyrs massacrés par les tribus infidèles de l'intérieur de Luzon et de la grande île de Mindanao, auxquelles, avec le plus admirable dévouement, ils apportent, à travers mille périls, la lumière de la foi et les bienfaits de la civilisation.

Manille possède un établissement d'instruction secondaire, une Université et l'Athénée municipal, superbe établissement qui comprend un Observatoire, une école professionnelle, un collège, une école d'instituteurs indigènes et une école d'agriculture, le tout dirigé par divers Ordres religieux.

L'instruction est obligatoire en théorie.

Dix-huit races différentes, parlant vingt-cinq langues ou dialectes, peuplent l'archipel, races dont l'esthétique va de la laideur simiesque à la beauté aryenne de certaines tribus de l'Inde.

L'armée, en temps ordinaire, compte 17 000 hommes dont 2 000 seulement Européens.

A Cavite, en face de Manille, où viennent de se passer de si terribles événements, existe un arsenal assez bien fourni . . .

Cette colonie, vrai paradis terrestre, était pour les Espagnols, grâce à la ferme de l'opium, à celle des jeux, aux droits d'entrée considérables, aux impôts payés par l'Indien, une source de richesses inappréciables. On trouve dans l'archipel, outre le sucre, le cacao, le tabac, le thé, l'abaca, des mines de cuivre, d'argent et d'or ; le fer affleure partout le sol.

Le Tagal, — on nomme Tagal tout indigène baptisé, — est doux, gai, rieur, fou de plaisir, très pieux, très attaché à la religion catholique, au clergé ; et rien, pendant de longues années, ne semblait faire prévoir l'étrange réveil qui lui a mis les armes à la main.

Consultation

Ceux qui fondent une nouvelle famille, doivent-ils être inscrits comme famille, bien qu'ils soient déjà membres de l'Association de la Ste Famille ?

R. Oui. Cela découle, nous semble-t-il, du but même de l'association. Cela ressort encore, à notre avis, du Règlement publié par le vicariat de Rome, le 8 janvier 1893 (1).

L'église de St-Etienne-du-Mont, Paris

Elle doit son nom à sa situation sur la montagne Sainte-Geneviève ; elle fut construite sous François Ier, en 1517, à la place d'une ancienne église datant du XIII^e siècle ; les guerres de religion interrompirent à maintes reprises les travaux, et ce ne fut qu'en 1626 que Jean-François de Gondi, archevêque de Paris, en fit la dédicace.

Cela explique le manque d'unité dans la conception de la façade, ensemble bizarre de plusieurs échantillons d'architecture qui se superposent sans harmonie.

Un triste souvenir se rattache à ce monument ; le 3 janvier 1857, l'archevêque de Paris, Mgr Sibour, y fut assassiné par un prêtre interdit, nommé Verger, au moment où il bénissait un petit enfant, à l'endroit de la grande nef où l'on a placé une plaque commémorative. Le prélat, successeur de Mgr Affre,

(1) N. R. théologique.

avait mérité l'amour de son peuple par son inépuisable charité envers les pauvres pour lesquels il avait créé plusieurs institutions charitables.

En 1795, cette église fut accordée aux théophilanthropes, culte ridicule imposé par la nécessité de croire en Dieu à des révolutionnaires qui se déclaraient les ennemis du catholicisme ; ils en firent le temple de la Piété filiale.

L'intérieur de l'église offre au visiteur une chaire, supportée par une statue de Samson, dont les panneaux sont séparés par des figures assises représentant les Vertus, et dont l'abat-voix est surmonté par un arge embouchant deux trompettes.

Le buffet d'orgue, boiserie monumentale du XVII^e siècle, les verreries du chœur, les peintures dues à Varin, le maître de Nicolas Poussin, Jouvenet, Jean Cousin, Fragonard, représentant saint Charles distribuant des aumônes, la peste, la lapidation de saint Etienne, le Jugement dernier, le martyre de saint Louis, la mort de dix mille soldats, les tombeaux de Lesueur, Rollin, Tournefort, Pascal et, Racine méritent également de fixer l'attention.

Mais, ce qui attire surtout les voyageurs à Saint-Etienne-du-Mont, c'est le jubé, et ce qui attire, chaque année, des foules innombrables de fidèles, c'est le tombeau de sainte Geneviève.

La mission de l'Islande

(Suite)

VI

Si sombre que soit déjà ce tableau du martyre du peuple islandais, il n'est pas complet. Ce que les hommes avaient épargné, les éléments de la nature parurent acharnés à le détruire. Maintes fois, les volcans jetèrent sur l'île un voile de deuil et de désolation. Pendant le seul dix-huitième siècle, jusqu'à vingt deux éruptions ruinèrent le pays. Ce qu'est un pareil fléau dans ces régions glacées, une page de Lord Dufferin va nous l'apprendre.

« Tandis que les ingénieurs ont exploré minutieusement le sol de l'île, seul un vaste espace de 1.050 kilomètres carrés a défié leurs investigations. Sur cette aire, où le Skapta Jokul dresse ses cimes couronnées de champs de neige et de glaciers, le pied de l'homme ne s'est jamais posé. C'est pourtant du sein de

ce désert discret qu'est descendu le plus épouvantable fléau qui ait ravagé l'île.

“Vers la fin de mai (1783), on aperçut un léger brouillard bleuâtre flotter autour de la ceinture vierge du Skapta. Le 8 juin, d'immenses colonnes de fumée enveloppèrent de ténèbres le district de Sida. Un tourbillon de cendres s'abattit alors sur la face de la contrée, et, le 10, on vit d'innombrables jets de flammes jaillir et serpenter au milieu des précipices glacés, tandis que le fleuve Skapta, après avoir entraîné dans la plaine un énorme volume d'un mélange fétide d'eau et de poussière volcanique, disparaissait tout à coup.

“Deux jours après, un courant de lave se précipita dans le lit du fleuve desséché. Ce chenal béant ne présentait pas moins de 190 mètres de profondeur sur 60 de large. Néanmoins le déluge de feu le remplit, déborda, traversa la basse contrée de Medalland, et, roulant devant lui comme une nappe le sol tourbeux de cette plaine, vint se jeter dans un grand lac, dont les eaux vaporisées par cette brûlante invasion, s'évanouirent en bouillonnant et en sifflant dans les airs. L'éruption dura jusqu'à la fin d'août, époque où ce drame plutonien se termina par un violent tremblement de terre.

Pendant toute une année, un dais épais de nuages pulvéreux demeura suspendu sur l'île. Le sable et les cendres recouvrirent sans retour des milliers d'acres de fertiles pâturages. Les îles Féroë, les Shetland et les Orcades furent inondées de poussière volcanique. Des vapeurs méphitiques empestèrent l'atmosphère de l'Islande entière; même le gazon, que n'avait pas atteint la pluie de cendres, sécha complètement. Le poisson périt dans la mer infectée, une épizootie se déclara dans le bétail, et une sorte de scorbut attaqua les habitants. Stephenson a calculé que 9,000 personnes environ moururent du fléau.

“Du reste, ce même siècle avait été tout entier funeste à la population de l'Islande. Au début, la petite vérole avait frappé 16,000 personnes; plus tard la famine en enleva 10,000.”

VII

C'est sur ce malheureux peuple (1) que, dans sa sollicitude

(1) Il faut pourtant reconnaître que le gouvernement danois a beaucoup fait, en ce siècle, pour réparer le malheur des temps passés. Il s'est engagé à payer à l'Islande une somme considérable pendant un certain nombre d'années. Mais le roi actuel de Danemark, Christian IX, a fait mieux en octroyant aux Islandais une constitution équitable qu'il a voulu leur apporter en personne (1874).

universelle, le pape Léon XIII a récemment jeté un regard compatissant.

De 1550 à 1854 aucune tentative n'avait été faite pour rétablir dans l'île la foi romaine. A cette dernière date, deux prêtres français, M. Bernard, du diocèse de Cambrai, et M. Baudouin, de Reims, essayèrent d'y faire refleurir l'antique religion. Leur zèle demeura à peu près infructueux : ils ne parvinrent à convertir qu'un jeune homme dont la famille est jusqu'ici la seule catholique en Islande.

En 1874, la liberté de conscience, officiellement proclamée, promettait des jours meilleurs au catholicisme, quand le vaillant abbé Baudouin mourut. Son confrère de Cambrai avait depuis longtemps déjà passé en Norvège, dont il avait été créé vicaire apostolique.

Le flambeau de la foi s'éteignit ainsi de nouveau en Islande ; mais, en 1895, le Souverain pontife ordonna à Mgr Van Euch, vicaire apostolique du Danemark, d'y rouvrir la mission catholique. Deux prêtres danois partirent immédiatement, suivis bientôt de deux jeunes missionnaires. On leur fit l'accueil le plus sympathique. Avant de commencer leurs travaux, les nouveaux apôtres voulaient apprendre l'idiome national ; les indigènes, dans leur touchant empressement à entendre la Bonne Nouvelle, les supplièrent de s'exprimer en danois. Ils cédèrent volontiers, et leur petite chapelle se remplit sans peine tous les dimanches. Quatre religieuses de la Congrégation de Saint-Joseph de Chambéry sont venues, cet été, leur prêter le concours d'un dévouement à toute épreuve.

Et certes, les occasions ne leur font pas défaut. Sans parler des quatre à cinq mille pêcheurs français ou flamands qui stationnent dans ces mers, il est un autre genre d'apostolat qui sollicite l'héroïsme de leur charité : le soin des lépreux.

L'horrible fléau ravage, en effet, la malheureuse Islande, où depuis nombre d'années déjà il a fait sa lugubre apparition. En 1894, on parlait avec effroi, à Copenhague, de *cinquante* lépreux. Le gouvernement danois s'émut ; une commission médicale fut envoyée sur les lieux pour reconnaître les progrès du mal ; elle ne parcourut qu'un tiers de l'île et compta jusqu'à 149 personnes atteintes. L'année suivante, nouvelle enquête ; les rapports officiels signalèrent l'existence de plusieurs centaines de lépreux et constatèrent que l'épidémie gagnait chaque jour du terrain.

Mais — avec plus douloureux encore — jusqu'ici rien n'a été fait pour les infortunées victimes de cette implacable maladie. Un Islandais, le P. Sveinsson, S. J., qui, élevé en France, est actuellement missionnaire au Danemark, fait un pressant appel à la charité chrétienne en faveur de ces abandonnés. Il voudrait construire une léproserie, afin, tout à la fois, de soulager ces misérables et de circonscrire les ravages du mal. Quelques lignes de cet appel émouvant ne pourront manquer de trouver un écho chez nos lecteurs :

“ L'affreuse misère de lépreux délaissés sur une terre de glace, dit le dévoué missionnaire, est de nature à toucher les cœurs généreux.

“ Déjà plusieurs âmes courageuses se sont offertes à venir se consacrer aux soins de ces pauvres malades. Je citerai, entre autres, cinq jeunes filles, dont trois françaises, une belge et une danoise, d'une des familles les plus distinguées de Copenhague, qui ont pris cette héroïque résolution. Ces dévouements personnels vont se multipliant. Mais leur exercice dépend d'une condition préalable : il faut que la charité privée nous mette en état de bâtir une léproserie.

“ En présence d'une entreprise aussi urgente, nous nous trouvons sans ressources. De tous les missionnaires, nous sommes les moins secourus, notre pauvre île se trouvant perdue au milieu des mers du Nord.

“ Cette nouvelle mission, nous écrivait à nous-même le P. Sveinsson, ne pourra qu'intéresser vivement les lecteurs du *Messenger*, car elle est consacrée au divin Cœur de Jésus. En entrant, l'année dernière, dans la petite chapelle catholique de Reykiavik, fermée depuis une vingtaine d'années, je remarquai, à ma grande joie, que le tableau décorant l'autel n'était autre qu'une belle représentation du Sacré-Cœur. Cette toile fut sans doute un présent fait par la France au dernier missionnaire de l'Islande.

“ Une telle œuvre n'a besoin que d'être connue pour exciter l'intérêt. Elle est trop belle pour qu'on ne la soutienne pas.

“ Oh ! si ceux qui liront ces lignes avaient été témoins, comme moi, des souffrances de ces cadavres vivants qu'on nomme *lépreux* ! Je vois encore ce malheureux que la Providence mit sur mon chemin : sa figure n'était plus qu'une plaie hideuse ; les phalanges de ses doigts tombaient l'une après l'autre ; vivant,

il assistait avec épouvante à la décomposition de son corps, et, plongé dans une sombre résignation, demandait seulement combien de temps encore durerait son supplice."

"L'un des deux nouveaux apôtres, envoyés dans cette île, est de retour ici, à Copenhague (6 juin 1896), nous portant les dernières nouvelles de la mission. La chapelle est très misérable ; cent cinquante auditeurs suffisent pour la remplir ; le toit est si délabré, que la pluie y pénètre à son gré. Du reste, la mission s'annonce fort bien ; les indigènes surtout des hautes classes, ont accueilli les prêtres catholiques avec bienveillance et respect.

"Un trait bien consolant. Le *sanguis martyrum, semen christianorum* se réalise en Islande comme partout ailleurs. Il y a, à Reykiavik, une demoiselle Arason de la famille de l'Évêque martyr. Or, c'est la première personne qui se soit présentée aux missionnaires pour se faire instruire de la religion catholique. Elle est maîtresse dans la principale école de filles. Très assidue dès les commencements aux sermons et aux offices de l'église, elle a fini par abjurer l'hérésie.

"— Mais, Mademoiselle, lui fit observer le missionnaire pour l'éprouver, si vous devenez catholique, vous êtes à peu près sûre de perdre votre place ; comment ferez-vous dès lors pour gagner votre vie ?

A quoi la digne héritière des vertus de John Arason a répondu :

"— J'ai réfléchi à tout cela ; mais il me semble que, dans une affaire aussi grave, de pareilles considérations ne sauraient entrer en ligne de compte. Je subirai donc les conséquences du pas que je veux faire."

Daigne le sacré Cœur de Jésus répandre ses plus abondantes bénédictions sur cette nouvelle Mission qui s'ouvre sous de si consolants auspices !

Un Conseil

"Si le laïque entre dans la sacristie sans être guidé par le prêtre, il renverse les chandeliers."

A TRAVERS ROME

(Suite)

*Tu regere imperio populos, Romane, memento,
Parcere subjectis et debellare superbos.*

Mais lorsque l'empire, manquant à ce glorieux devoir, s'assoupit dans le sang et dans la luxure, une pierre détachée de la montagne éternelle vint et brisa les pieds d'argile du colosse d'airain. Le Christ parut et assumait cette tâche de pacifier l'univers en lui imposant, par la douceur, sa loi jusqu'alors inouïe, de pauvreté, d'humilité, de chasteté, d'abnégation. Depuis dix-neuf cents ans, le Christ règne encore par son Vicaire, pauvre, faible vieillard, humble, chaste et doux. On n'entend plus, par les voies antiques,

le sourd piétinement des légions en marche,

mais sous le climat meurtrier de l'Afrique centrale, en Chine, au Canada, au Brésil, en Océanie, des conquérants pacifiques, soldats de ce Souverain sans royaume, répandent parmi les peuples infidèles les bienfaits du christianisme, la foi et la vie surnaturelle, réhabilitant la femme et l'esclave, prêchant la paix et la fraternité en Jésus-Christ, mort crucifié pour tous les hommes.

Et par les voies modernes, par la vapeur, l'électricité, arrivent au Père commun de tous les fidèles des témoignages naïfs d'amour et de respect. Et toutes les langues bénissent le nom du Seigneur.

L'esplanade, de forme presque quadrangulaire, est ornée en son milieu d'une statue équestre de Marc-Aurèle. Superbe de vigueur, le cheval qui hennit et gonfle toutes les énergies de ses muscles en un galop fougueux se découpe violemment au-dessus du piédestal en marbre jauni et forme un parfait contraste avec son placide cavalier. Marc-Aurèle porte la barbe et le manteau du stoïcien ; son visage respire la sérénité grave de l'orgueil satisfait ; sa main est étendue dans un geste pacificateur. Mais la pose molle et les membres surnourris, flasques, décèlent l'homme charnel, le libertin.

En face de nous se dresse, avec sa façade affreusement badigeonnée de jaune safran, le palais sénatorial où s'agitent les intérêts de la municipalité. Au bas du perron qui décore l'entrée, un bassin de marbre blanc reçoit des eaux bruissantes. Deux dieux fluviaux, à gauche le Nil avec la légendaire corne d'abondance, à droite le Tibre agrémenté de la louve qui allaite

Romulus et Rémus, sont étendus, accoudés, fiers de leur majesté séculaire. Dans une niche au-dessus de la fontaine, trône une Minerve casquée, la lance en main et qui personnifie désormais pour le visiteur la belliqueuse Rome. Un campanile carré, en briques, surplombe le tout et porte aussi, à son sommet, une blanche statue de Rome dominatrice, le globe dans la main gauche et la lance dans la droite. Cette allégorie, symbole de la Force brutale, a supplanté sur cette éminence la croix du Christ qui proclamait, en même temps que l'amour généreux d'un Dieu, l'égalité et la fraternité des hommes.

Le palais latéral de droite est appelé palais des conservateurs ; il sert de siège à plusieurs services municipaux, entre autres à l'état-civil. Le palais qui lui fait face est occupé par un musée. Tous deux sont d'une architecture sobre et sévère. Mais au lieu des oies légendaires qui inaugurèrent la panique gauloise, un vulgaire pompier, le bonnet de police écrasé sur le côté droit de la tête, et à la main un sabre dentelé en scie qu'il porte tantôt comme une palme, tantôt derrière le dos comme une cravache, fait sentinelle et veille à la sûreté du bâtiment. Sa tenue et son costume n'ont certes rien d'esthétique ; il fait tache, désagréablement, sur le fond gris du vieux palais. Brave père de famille, ennuyé de la corvée et soupirant après sa famille et son pot-au-feu, il ne représente pas du tout les Romains de la grande époque qui avaient un si méticuleux souci de la correction et de la dignité civiques.

Par la rue de droite on descend au Forum ; la vue est tout d'abord captivée par un somptueux paysage. Devant soi on a les gigantesques substructions du Palatin couronné de touffes sombres de chênes verts et de cyprès. Un peu à gauche de l'Arc de Triomphe de Titus, le Colisée dresse sa masse imposante et son aspect de forteresse démantelée, tandis que dans un charmant horizon bleuâtre se profilent les crêtes des monts Albains piqués çà et là de blanches villas.

C'est une perpétuelle invite à la rêverie, au *far niente*, que ce miraculeux panorama. Quel charme exquis de contempler . . . l'horizon roulant des vapeurs roses et les hauteurs où vibre un éblouissement . . . et les sommets, tachés d'écume de lumière où piaffent, tout fumants, les chevaux du Soleil, et les tons chauds et blonds des vieux marbres sous les caresses vespérales de l'astre qui décline !

Au-dessus du Forum plaquent les grasses clameurs d'un voi de corneilles. Là où les farouches républicains de l'ancienne Rome débattaient les destinées du monde, règne le silence morne et la stérile solitude d'un désert. Des fûts de colonnes gisent à terre, brisés, ainsi que des chapiteaux déflorés, des inscriptions mutilées, des fragments informes. Vanité de l'effort humain ! De tant de grandeur il ne reste que le souvenir. C'est une leçon de scepticisme et de lassitude découragée qui se dégage de ces ruines lamentables.

Cependant la nature, par l'exemple de son inépuisable fécondité, les nécessités de la vie, plus impérieuses encore, Dieu lui-même, notre Dieu fait homme, l'humble et patient fils du charpentier de Nazareth, nous commandent le travail. Autour de nous, les humains s'affairent, s'empressent, dans une trépidation fiévreuse, à leurs trafics ou à leurs plaisirs. *Laboremus* ! Travailons. C'est le mot favori de Marc-Aurèle, le sage voluptueux. Cette devise est bonne : elle est virile. Il y a de si mâles joies dans la recherche scientifique ; la personnalité s'accuse plus énergiquement et s'exalte par la contemplation des idées éternelles qui ennobliissent celui qu'elles attirent.

Mais ce motif égoïste et orgueilleux est indigne de solliciter notre activité. Songeons plutôt qu'il y a tant de ruines intellectuelles et morales dans le monde, aujourd'hui. Tant d'ignorance et de préjugés à dissiper ! L'erreur, le sophisme, marchent le front haut avec un luxe tapageur de courtisane. La fumée des passions offusque la raison. Il faut relever au-dessus des têtes lourdes et abattues le flambeau de la vérité, restaurer les saines notions du droit, persuader et convaincre l'homme que sa fin suprême n'est pas la prospérité matérielle d'ici-bas, mais Dieu qui nous appelle par sa grâce à la participation de sa béatitude, à la sublimation de toutes les puissances de notre être, à la paix sereine de la vision intuitive. Non, ce n'est pas une ambition décevante que l'espoir d'agir sur les hommes par la persuasion.

Devant le Forum qui évoque le glorieux passé de Rome, forte parce qu'elle était une et constante dans ses principes, à l'emplacement de ces tribunes où retentissait la voix grave des orateurs politiques, il est malséant de contester la puissance de l'action et de la parole humaines. (A suivre.)

CAVOUR

1810-1861

Cavour fut jeté dans une politique révolutionnaire à laquelle n'aurait dû le préparer ni sa naissance ni son éducation. Quant à l'œuvre, il la poursuivit sans tenir compte des droits acquis ; tous les instruments et tous les moyens lui parurent bons, à ce point qu'il employa les ennemis mêmes de la monarchie savoisiennne qu'il voulait créer ; proclamant d'ailleurs hautement ce principe destructeur de toute justice : la souveraineté du but.

Rien dans sa jeunesse ne pouvait faire supposer ni à lui, ni aux autres, l'avenir qui lui était réservé. On peut dire qu'il parut brusquement en scène, comme un acteur inattendu, pour précipiter l'action et amener le dénouement d'un drame.

Camille-Paul-Philippe-Jules Benso, comte de Cavour, est né à Turin le 4 août 1810, ville où son père avait été préfet. Allemand d'origine, il compte un grand saint dans sa généalogie : François de Sales. Sa grand'mère était de la famille de cet illustre évêque et portait son nom. Dans la branche masculine on trouve un lieutenant de Frédéric Barberousse. Il guerroya en Italie avec ce fameux empereur ; et après la paix de Constance, en 1183, abandonnant sans esprit de retour la Souabe, il se fixa à Quiers, près Turin. Ses fils gardèrent la nationalité nouvelle qui leur était ainsi faite, et ses petits-fils devinrent des hommes d'armes près de Charles le Guerrier, duc de Savoie, lorsqu'en 1281, il fixa à Turin sa résidence. L'un d'eux reçut en récompense de sa valeur le marquisat de Cavour.

Le château-fort de ce nom, qui n'est plus qu'une ruine, abritant les maisons d'un village, est à 29 milles de Turin, sur le versant d'un rocher à pic.

Au commencement du siècle actuel, le marquis Michel de Cavour s'était marié, en Suisse, à Mlle de Selion. Il eut deux fils : l'aîné, marquis de Cavour, fut député au parlement italien ; le plus jeune, Camille, devait attacher son nom à la constitution du royaume d'Italie. Il eut à son baptême d'illustres parrains : le prince Borghèse et la princesse Pauline.

Les Cavour étaient donc de fort grands seigneurs, possédant de superbes propriétés en province et un somptueux hôtel à Turin. C'était le rendez-vous, non seulement de l'aristocratie

piémontaise, mais des étrangers traversant la capitale, et qui se recommandaient par leur rang, leur nom ou leur talent. Turin avait alors le reflet de l'élégance parisienne. Le français était la langue admise dans les salons où l'on retrouvait cette vie littéraire et artistique, soudainement éclose en France, sous la Restauration. La cour du roi Charles-Albert était l'une des plus animées de l'Europe; les femmes d'esprit, les hommes distingués qui s'y rencontraient se retrouvaient à l'hôtel Cavour. Le ministre de France, M. de Barante, le secrétaire de légation, M. d'Haussonville, deux académiciens de l'avenir, en étaient les hôtes assidus et choyés.

Parmi les femmes, on remarquait les deux belles-sœurs du marquis de Cavour, les duchesses d'Auzers et de Tonnerre. Le mari de celle-ci, rallié à Napoléon, s'était volontairement exilé en Italie, à la Restauration. Ce fut dans ce milieu d'une distinction parfaite, aristocratique et très religieuse, que fut élevé Camille de Cavour.

L'enfant, un peu capricieux et volontaire, n'eut pas pour le travail beaucoup d'appréts. On dit même qu'il fallut une grande patience et beaucoup de punitions pour lui apprendre à lire. Toutefois, il montra, très jeune, de grandes facilités pour l'étude des mathématiques. Aussi, lorsqu'à dix ans il fut admis à l'école des Pages, on le poussa dans la partie des sciences, la seule à laquelle son tempérament, naturellement révolté, voulait bien se plier.

Il réussit au delà des espérances de ses maîtres, et à 16 ans, avec une dispense d'âge, il entra à l'École du génie, ayant rang de sous-lieutenant. Il fallait qu'on lui reconnût un réel mérite pour enfreindre en sa faveur les règlements, car, pendant son séjour aux Pages, son esprit frondeur lui avait attiré souvent de sévères réprimandes.

Au régiment, dans la garnison de Gênes surtout, il eut plus d'une aventure de jeunesse sur lesquelles on eût fermé les yeux, s'il ne se fût pas posé comme un libéral, presque un démocrate, attaquant les actes du gouvernement.

Lorsque la Révolution de 1830 éclata à Paris, il ne craignit pas de prendre à partie le roi Charles-Albert lui-même et de blâmer ouvertement sa conduite. Cet officier révolté, cet ancien page du roi faisant cause commune avec ses adversaires, donnait un exemple d'insubordination que le ministère de la guerre

ne put tolérer. Camille de Cavour fut envoyé, comme punition, dans les Alpes, avec la mission peu récréative de surveiller les travaux.

L'ennui le prit dans cette solitude, et avec l'ennui, l'horreur de son métier. N'ayant aucun de ces goûts littéraires ou artistiques qui eussent pu le distraire, il passait ses journées à jouer aux cartes avec l'entrepreneur des travaux. Le pays était triste, sauvage, une véritable prison en plein air, un moment vint où il perdit patience et envoya sa démission.

Il avait 22 ans, et il lui semblait qu'il venait de conquérir sa liberté; mais cette liberté, il n'était pas complètement le maître d'en user à sa fantaisie. Revenir à Turin l'eût obligé à, se présenter à la cour où il était certain de rencontrer un très froid accueil. Ce jeune comte démocrate, qui affichait des idées le rapprochant bien plus des *carbonari* que des membres de sa famille, comprit qu'il lui fallait au moins pour un temps se faire oublier. Il s'enferma à la campagne.

Etre majeur à peine, se savoir riche, aimer le plaisir, et venir, par dépit d'une punition, échouer à la vie d'un gentilhomme campagnard, n'était-ce pas jouer de malheur? Camille de Cavour prit philosophiquement son parti. L'isolement avait pour lui des compensations: plus de discipline ni de chefs, plus de ces exigences de service entravant son amour de l'indépendance. Il devenait libre de parler et de critiquer. Mais il fallait donner un but à son activité juvénile. Il se fit agriculteur, non en théoricien, mais en praticien.

Le premier levé, il arrivait sur le champ de labour en même temps que l'attelage; souvent il dirigeait lui-même la charrue. Sa santé y gagna, et il dut à cet exercice le développement de ses forces.

Peu à peu, les habitudes routinières des paysans labourant, semant, récoltant avec la même uniformité, sans que rien, depuis des siècles, eût changé, le lassèrent.

Il y avait dans ce jeune homme un esprit chercheur, porté aux innovations; la politique, le rôle qu'il pourrait y jouer, étaient alors bien loin de sa pensée; il se plut à trouver des méthodes nouvelles d'exploitation. L'un des premiers, il se demanda pourquoi, par des procédés chimiques, on n'arriverait pas à exciter les propriétés fertilisantes du sol.

La question des engrais, qui a fait tant de progrès depuis

vingt ans, semblait alors réservée aux savants. Ces engrais composés n'étaient point mis à la portée du cultivateur, qui, d'ailleurs, dans son ignorance, n'avait aucune foi dans leur utilité.

Le jeune agronome voulut montrer quels résultats on pouvait en obtenir, et comme la ferme de famille lui paraissait de trop peu d'importance pour ses expériences, comme il voulait, en outre, expérimenter sur une terre à lui, où tout dépendait de sa volonté, il acheta le domaine de Léri.

Ce genre de vie, qui dura 17 ans et qui fut pourtant d'une réelle utilité, n'eût certainement pas conduit Caville de Cavour à la célébrité.

Il défricha des terres incultes, draina des marais, qu'il convertit en prairies où l'on venait admirer ses élevages. Dans une fabrique de produits chimiques construite par lui et où il utilisa des études faites à l'académie des Pages, il fabriqua des engrais dont les effets étonnèrent les paysans ; mais ce qui, par ses soins, devint une sérieuse innovation, ce fut la culture de la betterave, jusqu'alors inconnue dans la contrée. Nous insistons sur ces détails qui peuvent sembler de bien minime importance, comparés à l'œuvre étonnante accomplie en dix ans par l'homme politique. Mais qui sait si, un jour, on ne devra pas reconnaître que c'est l'essor donné par lui au développement agricole de son pays qui aura été l'œuvre la plus utile !

(A suivre)

M. l'abbé P.-V. Legaré

M. l'abbé Pierre Victor Legaré, curé de St-Jean Chrysostôme, comté de Lévis, est décédé subitement le 23 juillet, à l'âge de 62 ans.

Il était légèrement indisposé depuis quelques jours, mais rien ne laissait soupçonner pareil dénoûment : après avoir fait sa marche habituelle il s'était mis au lit, et le lendemain matin on constatait qu'il n'était plus qu'un cadavre.

M. Legaré était né à St-Roch de Québec, le 3 août 1836. Le 15 juillet 1858 il terminait son cours classique, et le 23 février 1863 il était ordonné prêtre.

On peut ainsi résumer les trente-cinq ans de sa carrière sacerdotale : quinze passés au Séminaire de Québec comme

maître de salle, assistant-directeur du Petit Séminaire, économiste et directeur ; vingt comme curé de St-Jean Chrysostôme.

Modeste et sans prétentions, M. Legaré agissait en tout avec un sentiment de défiance de lui-même, un peu exagéré, mais qui ne l'a pas empêché de remplir à la satisfaction de ses supérieurs les différentes fonctions qui lui ont été confiées.

Il était le cadet des trois abbés Legaré, qui sont disparus les uns après les autres dans le court espace de huit ans, à un âge peu avancé. Aucun d'eux n'avait ce qu'on appelle une santé robuste, cependant les apparences permettaient de supposer qu'ils fourniraient une plus longue carrière.

Les funérailles de M. Legaré ont eu lieu à St-Jean Chrysostôme, le 25 juillet, deux jours avant la réunion de ses confrères à Ste-Anne de la Pérade, à l'occasion du quarantième anniversaire de leur sortie du Petit Séminaire de Québec.

Nous recommandons son âme aux prières de nos lecteurs.

LA PORTIONCULE

OU

GRAND PARDON D'ASSISE

PAR

Le B. P. Frédéric de Ghyvelde, O. F. M.

Publiée avec l'approbation de M^{gr} l'Archevêque de Québec.

Se vend au profit de la nouvelle église du Très Saint Sacrement à Québec.

Prix = 5 cts l'exemplaire ; 50 cts la douzaine ; \$4.00 le cent ; \$35.00 le mille. Port en sus.

S'adresser aux *Sœurs Franciscaines, 180, Grande Allée, Québec*, ou au *Red M. L.-H. Piquet, à l'Archevêché, Québec*.

Memento hebdomadaire

QUÉBEC. — Les Quarante-Heures auront lieu à St-Bernardin, le 20 ; à St-Narcisse, le 1 août ; à St-Alexandre, le 3 ; à St-Romuald, le 4 ; à Ste-Pétronille, le 6. M. le curé de Ste-Anne de la Pérade a réuni ses confrères de classe, ces jours derniers, à l'occasion du quarantième anniversaire de leur sortie du Séminaire de Québec.

Directeur: M. l'abbé D. GOSSELIN, C.-P. Santé, Portneuf